PAUL
ET
VIRGINIE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,
MÊLÉE D'ARIETTES.

Représentée par les Comédiens Italiens, le 15 Janvier 1791.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,
Chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

AN SIXIEME.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

PAUL.

M. DE LA BOURDONNAYE.

LE PASTEUR de l'Iſle.

DOMINGUE, Noir.

DORVAL, Colon.

ZABI, Négre de Dorval.

UN OFFICIER de port.

UN MATELOT.

JOSEPH, Enfant créole.

VIRGINIE.

Mad. DE LA TOUR.

MARGUERITE.

NÉGRES.

La Scene ſe paſſe dans l'Iſle-de-France.

Digitized by Google

PAUL ET VIRGINIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une partie ſauvage de l'Iſle-de-France & les bords d'un large ruiſſeau qui traverſe le chemin; ce ruiſſeau, dont les aux paroiſſent fort baſſes au commencement de l'Acte, eſt ſemé de pointes de rochers qui débordent toujours au-deſſus de l'eau; ils doivent être aſſez rapprochés les uns des autres pour qu'un homme puiſſe traverſer à ſec en enjambant d'un rocher à l'autre. Le ſite doit offrir une perſpective ſauvage, impoſante & pittoreſque; pluſieurs Bananiers ſont épars ça & là; un Dattier couvert de fruits eſt au milieu du Théâtre.

A la fin de l'ouverture on doit entendre le bruit de la pluie. Au moment où la toile ſe leve, Paul & Virginie paroiſſent ſous le Dattier; ils ſont couverts l'un & l'autre du jupon de Virginie ſur leur tête.

SCENE PRÈMIERE.

PAUL & VIRGINIE.

PAUL.

APpuye-toi bien contre moi, ne crains rien.

VIRGINIE.

Ah, mon frere!

PAUL, *ſortant la tête de deſſous le jupon.*

Bah! le nuage eſt paſſé, il ne pleut plus.

VIRGINIE.

Toujours des orages!

Digitized by Google

PAUL.

Nous ſommes dans la ſaiſon ; mais c'eſt le dernier.

VIRGINIE.

Crois-tu ?

PAUL, *quittant l'arbre.*

Attends, je vais voir, tu ſais que je me connois au temps... (*Il regarde l'horizon.*) Viens, viens.

VIRGINIE.

Et ce que je vois en l'air ?

PAUL.

C'eſt l'arc-en-ciel ; tiens quand on voit ça, le Paſteur m'a dit qu'il n'y avoit plus rien à craindre... A préſent que nous ſommes plus tranquilles, chante-moi la petite chanſonnette que notre noir *Domingue* t'a appriſe, ça te délaſſera de ta fatigue.

VIRGINIE.

Volontiers.

CHANSON.

Ma Zoé, ſi quitter caze,
Adieu tout bonheur à moi ;
Ami reſter en extaſe,
Rien ſeul qu'à penſer à toi ;
Le jour pour moi ſans lumiere,
Le bouquet n'a plus d'odeur,
La nuit ſommeil fuit paupiere,
Cauſer moi qu'avec mon cœur.

Quand toi revenir de la ville,
Chanter ainſi qu'un oiſeau,
Cœur alors bien plus tranquille ;
Œil plus ne ſe fondre en eau ;
Prends doux baiſer ſous l'ombrage :
Toi me dis ivre d'amour,
Que jour plus beau du voyage,
Ah ! c'eſt le jour de retour.

PAUL.

Elle eſt jolie, ta chanſon, mais plus jolie encore quand tu la chantes.

VIRGINIE.

Ha ça, ſais-tu bien le chemin pour nous en retourner ? nous ſommes venus ici toujours cauſant enſemble, & nous nous ſommes bien avancés dans ce vallon ; je meurs de faim, & ſi la nuit nous prenoit...

PAUL.

La nuit, mais tu n'y penſes pas ; le ſoleil eſt d'aplomb ſur nos têtes, les arbres donnent à peine de l'ombre ſur leurs pieds ; quand elle s'étendra, nous partirons : voilà encore quelques proviſions, qui ſont courtes à la vérité, mais nous ne ſommes pas ſi loin de chez nous que tu crois (*Il poſe le*

Digitized by Google

panier à terre.) Attends, que je m'oriente. (*Il regarde en l'air.*) Quand nous sommes partis les nuages alloient comme ça, nous allions à rebours; à présent nous n'avons qu'à les suivre, & nous nous trouverons à notre habitation; ce n'est pas plus fin que ça.

VIRGINE.

Nos meres sont inquietes; elles sont si bonnes, car j'aime la tienne comme la mienne.

PAUL.

Et moi donc, Madame de la Tour ne m'appelle-t-elle pas son fils? Ne le serai-je pas véritablement un jour? car enfin, nous nous marierons, faut l'espérer; il viendra un temps où quand je voudrai embrasser ma sœur, qui sera pour lors ma femme, elle ne se mettra plus à fuir, pour ne pas me donner un baiser (*se rapprochant d'elle.*) qui coûte si peu.

VIRGINIE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Paul, Paul, ne me parle pas de ça, causons plutôt de nos meres, du chagrin qu'elles ont d'être éloignées de leur patrie: n'as-tu pas remarqué que la mienne est bien plus triste encore, depuis qu'elle a reçu cette lettre de France? Ah! si je savois lire ou toi, & que nous puissions accrocher cette feuille-là quelque jour!...

PAUL.

Nous ferions mal, Virginie, nous volerions un secret. Je les dédommage cependant le mieux que je puis, d'être loin des lieux qui les ont vu naître: premier régisseur de notre habitation, j'ai rangé notre case comme on dit que sont celles de France; j'ai nommé un coin de notre enclos, la *Bretagne*, l'autre, la *Normandie*. Ce sont les deux provinces que nos meres habitoient: ce qui regarde le ménage est de ton ressort; moi, je bêche la terre avec notre bon negre *Domingue*; je soigne le jardin qui est charmant, nos cannes de sucre, ces deux palmiers que *Domingue* a plantés le jour de notre naissance, & qui s'éleveront ensemble. Chez nous l'amitié filiale est née de l'amitié maternelle; nous nous chérissons l'un & l'autre,

Digitized by Google

nous l'avouons devant nos meres, & le plaiſir qu'elles ont à nous entendre, égale celui que nous avons à nous le dire.

VIRGINIE.

Mon petit frere !... (*Avec un cri.*) Ah ! vois-tu ce Noir qui vient à nous ? Ah ! j'ai peur !

PAUL, *ſe mettant au-devant d'elle.*

Avec moi ? ſi donc !

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ZABI, *ſe traînant le long des arbres.*

VIRGINIE.

DAns quel état il eſt, mon ami !

PAUL.

Comme il ſe traîne le long des arbres !... Oh ! je vais lui donner le bras.

VIRGINIE, *voulant l'arrêter.*

S'il te fait mal ?

PAUL.

Ne verra-t-il pas bien que je veux le ſoulager ?... Venez, bon ami...

ZABI.

Grand merci ; avez bons cœurs, & vous êtes blancs... Ah ! je ſuis bien à plaindre !

PAUL.

Aſſeyez-vous, & prenez confiance en nous... Je m'appelle Paul ; elle, Virginie.

ZABI.

Oh ! connois vous autres, bonnes gens, aimés dans toute l'iſle, logés près d'ici.

PAUL, *à Virginie.*

Vois-tu que nous ne ſommes pas bien loin de chez nous ?... Contez-nous votre aventure... Ses pauvres pieds ſont tout en ſang... Ah ! mon Dieu !

(*Zabi s'aſſied ſur un banc de gazon, à côté de Virginie qui lui eſſuie le front avec ſon mouchoir. Paul cueille des feuilles d'arbres, avec leſquelles il enveloppe les pieds du Négre.*)

Digitized by Google

TRIO.

PAUL.

Apprenez-nous votre peine,
Bon Noir, ouvrez votre cœur;
Voilà ma sœur, elle eſt humaine,
Nous calmerons votre douleur.

ZABI.

Gentille perſonne
Saura mes malheurs,
Et ſon ame bonne
Calmera mes pleurs.

PAUL & VIRGINIE.

Sachons vos malheurs.

ZABI.

Un maître ſévere
Me fait maux bien grands :
Dans terre étrangere
Vais paſſer vieux ans ;
Vend à nouveau maître
Qui loin va partir.
Lieux qui m'ont vu naître,
Il faut donc vous fuir !
Mourrai moi, j'eſpere,
Sous bien peu de temps,
Car dans ma chaumiere
A moi garde enfans.

ENSEMBLE.

ZABI.

Oui, mourrai, j'eſpere :
Après maux ſi grands,
Si quitte chaumiere
Sans petits enfans.
Ah ! pauvre pere !

PAUL & VIRGINIE.

Que je plains un pere,
Après tels malheurs !
Sa triſte carriere
Finit dans les pleurs.
Ah ! pauvre pere !

PAUL.

Infortuné ! venez avec nous dans notre habitation, vous aiderez *Domingue*, nous vous nourrirons de nos récoltes ; &, comme elles ſeront abondantes cette année, de ce que nous vendrons j'acheterai vos deux enfans.

ZABI.

Oh ! bons petits, veux de tout mon cœur... Ah !

PAUL.

Vous ſouffrez beaucoup ?

ZABI.

Depuis deux jours, je marche la nuit dans les montagnes, les jours dans le bois, demi-mort de faim, pourſuivi par les chaſſeurs, je fuis le maître

Digitized by Google

qui a vendu moi à un Français qui part demain pour pays à lui; je voulois me noyer; mais voyant qu'il y a bons blans dans notre isle, il ne faut pas mourir.

VIRGINIE.

Rassurez-vous, bon noir.

COUPLET.

PAUL.

Fatigué de si longue route,
Ayant gravi sur les rochers,
La faim vous tourmente sans doute?
(*à Virginie.*)
Offre-lui les fruits de nos vergers:
Enseigne à ton ame bonne
A soulager, c'est la servir:
Tu sais trop que la main qui donne,
Pour le cœur achete un plaisir.

ZABI.

Oh! fruits à vous comme ils sont doux!
Fraîcheur & goût me rend la vie;
Allois bientôt mourir sans vous.
(*à Paul.*) (*à Virginie.*)
Merci, blanc. Merci, toi jolie.

PAUL & VIRGINIE.

Oh! nous éprouvons aujourd'hui,
Bon Noir, en vous offrant du nôtre,
Que le plus heureux est celui
Qui peut donner ses fruits à l'autre.

PAUL.

Et vous viendrez chez nous ce soir... Si vous êtes fatigué, pourtant... Hé bien, je vais faire une petite cabane avec des branches, que je couvrirai de feuilles; vous allez voir. (*Bas à Virginie.*) Virginie, pendant que je vais m'en occuper, fais-le boire, entends-tu. (*Il va chercher des branches d'arbres, qu'il place autour du banc de Zabi.*)

VIRGINIE.

Vous avez soif?

ZABI.

Oh! beaucoup.

VIRGINIE.

J'ai vu près d'ici une source... Attendez-moi.
(*Elle sort.*)

PAUL

PAUL *regardant son ouvrage.*

Ça va comme un charme !

ZABI *reste seul.*

Même âge ! eux soigner Zabi comme leur pere ; moi pleurer voyant leur jeunesse, crois voir à moi petits enfans... Pauvre Zabi !

VIRGINIE, *revient apportant de l'eau dans ses mains.*

Buvez. (*Approchant ses mains de la bouche de Zabi.*) Si cela ne vous désaltere pas assez, je ferai un second voyage.

ZABI, *buvant dans les mains de Virginie.*

Que ça fait de bien ! Oh ! je suis perdu... voici maître à moi.

VIRGINIE.

Qu'il ai l'air méchant ! Paul, Paul, viens à moi ; oh ! cache-toi derriere nous. (*Poussant Zabi derriere elle.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL *en costume de colon, un bâton à la main*, NEGRES, VALETS.

DORVAL, *à ses Négres.*

LE voici, saisissez-le, & qu'on l'enchaîne.

PAUL.

Ah, Monsieur !

DORVAL.

Obéissez.

PAUL, *d'un ton plus ferme.*

Non.

DORVAL, *avec un ton menaçant, à ses Négres.*

Je vous l'ordonne.

VIRGINIE, *arrêtant Paul qu'elle voit prêt à s'emporter.*

Mon frere... Monsieur !

PAUL, *à Virginie.*

Un malheureux accablé de fatigues, & qu'il arrache à ses enfans !

DORVAL.

Jeune imprudent, de quel droit viens-tu t'opposer à ma volonté?

PAUL.

Du droit que tout homme a de défendre son semblable.

DORVAL.

Sais-tu que cet esclave m'appartient, que je l'ai vendu, & que je dois le livrer au Gouverneur qui l'a acheté?

VIRGINIE, *vivement.*

Le Gouverneur... celui qui reçut si durement ma mere lorsqu'elle fut implorer sa protection: ah! pauvre Noir, que je te plains de lui appartenir!

DORVAL, *avec feu.*

A Monsieur *de la Bourdonnaye*: je vois bien, jeunes gens, que vous ne le connoissez pas; n'importe, je ne suis pas ici pour le défendre, j'y viens pour mes intérêts, pour satisfaire à l'engagement que j'ai pris avec un galant homme, le pere, le dieu de notre isle, & pour faire punir ce déserteur comme il le mérite: Négres, qu'on s'en empare.

PAUL & VIRGINIE.

Ah! Monsieur, de grace, pardonnez-lui...

DORVAL, *durement.*

Non, s'enfuir!... quitter!...

PAUL.

C'est notre faute; il alloit retourner à votre habitation; c'est nous, Paul & Virginie, qui l'avons retenu.

DORVAL, *à part.*

Paul, Virginie...

VIRGINIE, *à part, seule.*

Tu dis que nous l'avons retenu... Tu mens, mon frere.

PAUL, *bas à Virginie.*

Oui, mais je le sauve.

Digitized by Google

DORVAL, *à part, les ayant considérés.*

Plus je les examine... Oui, ce ſont-là ces charmans créoles...

ZABI, *ſe jettant aux genoux de Dorval.*

Maître, pardon : ſi toi m'avois vendu avec mes enfans, aurois à toi obéi ; mais quitter ſeul, les laiſſer !...

DORVAL, *à part.*

Paix : (*regardant Virginie.*) qu'elle eſt intéreſſante !...

VIRGINIE.

Vous voyez qu'il pleure, il eſt bien fâché ; allons, laiſſez-vous fléchir... Quand nous retournerons tous les deux chez nos meres, qu'une bonne raiſon, une aventure heureuſe, puiſſent excuſer notre abſence.

DORVAL.

Virginie, oh ! vous avez bien de l'éloquence !... Releve-toi... Je lui pardonne. (*aux Négres.*) Qu'on ne lui faſſe rien.

ZABI.

Merci, bon maître.

DORVAL.

Remercie bien ces jolis enfans, leurs prieres m'ont attendri ; je ſens qu'il eſt difficile de réſiſter à celles de l'innocence : retourne promptement à la caſe, Monſieur *de la Bourdonnaye*, ton nouveau maître, doit partir ce ſoir au coucher du ſoleil ; quant à tes enfans, ſois ſans inquiétude, tu les reverras un jour.

VIRGINIE, *bas au Négre.*

Nous les [illegible]eterons.

DORVAL.

Notre brave Gouverneur ne retourne en France que pour y recevoir les récompenſes qu'il mérite : nos habitations ont trop beſoin de leur pere pour qu'il ne hâte ſon retour. Adieu, aimables enfans, on vous aime dans l'iſle, & je vois qu'on a bien raiſon...

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

PAUL, *prenant la tête du Nègre & l'embraſſant.*
Adieu, bon Noir, ſouviens-toi de Virginie.

VIRGINIE.

Et de Paul.

ZABI.

Oh ! oui, long-temps, toujours; adieu.
(*Il ſort avec les Nègres.*)

SCENE IV.

PAUL, VIRGINIE.

VIRGINIE.

HÉ bien, Paul, n'ai-je pas bien parlé à ce Monſieur ?

PAUL.

Oh ! ce ſont tes yeux qui ont tout fait ; comme il te regardoit !... Ha ça, nous voilà ſatisfaits, nous pouvons penſer à nous à préſent.

VIRGINIE.

Il faut partir ; je ne ſais comment je pourrai marcher.

PAUL.

Il faut manger, d'abord.

VIRGINIE.

Tu as raiſon, car la faim m'eſt revenue : as-tu quelque choſe ?

PAUL.

Et le panier donc ?

VIRGINIE.

Eſt-ce ſur lui que tu comptes ? Il n'y a plus rien, tu m'as dit de lui donner tout.

PAUL.

C'eſt vrai : nous voilà bien avancés avec notre généroſité ; mais il ne faut pas nous en affliger, elle nous a procuré un trop grand plaiſir... Comment faire ? ces arbres ne produiſent que de mauvais fruits, il n'y a ſeulement pas un tamarin, pas un citronier pour ſe rafraîchir. Eh ! tiens, voici un datier... Oh ! ma ſœur !...

Digitized by Google

VIRGINIE, *voulant y atteindre.*

Les branches ſont bien hautes.

PAUL.

J'y vais monter.

VIRGINIE.

Prends bien garde de te caſſer le cou.

PAUL.

Eſt-ce que je tombe donc? Quand il y a des vaiſſeaux en rade de l'autre côté de notre habitation, eſt-ce que je ne grimpe pas au haut des mâts?

VIRGINIE.

Je n'en vois rien, heureuſement.

PAUL, *ſur l'arbre.*

Tiens, voilà une branche ſuperbe, je n'y peux pas atteindre, elle déborde trop de l'arbre; attends, mets-toi deſſous; en peſant deſſus avec mon pieds, je vais tâcher de la baiſſer à ta hauteur, tâche de l'accrocher: y es-tu?

VIRGINIE.

Oui. (*Au moment où Virginie eſt prête à ſaiſir la branche, Paul retire ſon pied, & la branche ſe releve de maniere qu'elle ne peut rien cueillir.*) Hé bien, voyez donc l'étourdi; je n'ai rien, tu as retiré ton pied trop tôt: tâche d'en cueillir, je te promets un baiſer pour ta peine.

PAUL.

En voici une ſuperbe à ma portée... Approche.

Duo & Couplets.

VIRGINIE, *ſous l'arbre.*

De ta main cueille ces fruits,
Et jette-les dans la mienne.
(*Paul lui jette des dates.*)
Reçois le baiſer promis,
Pour te payer de ta peine.
(*Elle lui envoie un baiſer avec ſes doigts.*)

PAUL.

Comme ça, ce n'eſt pas bien;
Le vent l'emporte, & je n'ai rien.

Digitized by Google

VIRGINIE.

Paul, j'en vois beaucoup ici ;
Tiens, je te promets d'avance
Deux baiſers pour celles-ci...

PAUL, *à part.*

Bon, j'aurai ma récompenſe.

(*Il jette des dates.*)

Mais je le prendrai ſi bien,
Que le vent n'en aura rien.

J'ai tout moiſſonné, je croi,
Je veux t'offrir la derniere...
Ma ſœur reçois-la de moi
D'une plus douce maniere...

(*Il met une datte dans ſa bouche, & deſcend à la hauteur de Virginie : elle s'approche pour recevoir la datte : au moment où elle eſt prête à la ſaiſir, Paul la laiſſe tomber, & l'embraſſe.*)

PAUL, *à Virginie, qui eſt un peu honteuſe.*

Celui-là je le tiens bien,
Le vent, je crois, n'en aura rien.

Si tu ne me refuſois pas toujours, je ne ſerois pas obligé d'employer la ruſe... Allons, boude moi bien, faiſons la paix, & partons.

VIRGINIE.

Mais, par où prendre? voilà le ruiſſeau que nous avons paſſé à pied ſec, qui eſt conſidérablement augmenté de la pluie ; s'il faut faire un grand circuit pour regagner notre habitation, je ne ſais comment faire, je ſuis rendue.

PAUL. (*Il va pour reconnoître le chemin & revient.*)

Je te porterai ; mais quel chemin prendre à préſent? Il faudra faire du détour peut-être.

VIRGINIE, *pleurant.*

Hé bien, nous voilà perdus... Et nos pauvres meres vont être d'une inquiétude... C'eſt ta faute auſſi, tu veux toujours faire des voyages.

PAUL. (*Il écoute.*)

Ne me gronde pas.... Paix.... paix donc.... Entends-tu?

Digitized by Google

VIRGINIE.

C'eſt Fidelle, le chien de notre caſe : oui, je reconnois ſa voix ; ſerions-nous ſi près de chez nous, & derriere notre montagne ?

PAUL, *preſque en criant.*

Ma ſœur, voilà Domingue.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DOMINGUE, *de l'autre côté du rivage.*

DOMINGUE.

OH ! mes bons petits maîtres ? Ce ſont eux. Attendez, attendez.

(*Il traverſe le ruiſſeau ſur les pointes des rochers.*)

VIRGINIE.

Ah ! Paul, il va périr ; ce courant eſt ſi rapide...

PAUL.

Ne crains rien, il ſait nager ; d'ailleurs ces pointes de rochers qui débordent, l'aideront à traverſer. (*Il va à Domingue & lui donne la main pour ſauter ſur le rivage.*) Mon pauvre Domingue !

DOMINGUE.

Oh ! mes jeunes maîtres, que je ſuis heureux de vous trouver ! mais que vos meres ont d'inquiétudes ! comme elles ont été ſurpriſes de ne plus vous trouver au retour de la caſe voiſine où je les accompagnois ! Marie, qui travailloit dans un coin de l'habitation, n'a ſu me dire où vous étiez ; j'allois, je courois par-tout, vous demandant à tout le monde, ne ſachant de quel côté aller vous chercher... Enfin je me ſuis aviſé d'une idée ; j'ai pris vos habits, à l'un & à l'autre, je les ai fait flairer à Fidelle, le chien de notre habitation ; & ſur le champ, comme ſi le pauvre animal eût

Digitized by Google

deviné ma peine, il s'eſt mis à quêter ſur vos pas ; il m'a conduit en remuant la queue juſqu'à l'entrée du bois : là, j'ai rencontré des Noirs qui m'ont dit que vous étiez au bord de ce ruiſſeau : Fidelle m'a mené juſqu'au rivage, où il s'eſt mis à aboyer de toutes ſes forces ; alors j'ai couru, j'ai couru, vous v'là, j'vous trouve... C'eſt ſingulier comme le plaiſir délaſſe, je ne me ſens pas du chemin qu'il m'a fallu faire pour vous rejoindre... Je ſuis ſi content !

PAUL.

Et nous... Tiens, nous allions partir.

DOMINGUE.

Comment ferez-vous ? Il faut faire un circuit, à cauſe du ruiſſeau ; & il y a ſoin... des chemins !... Si vous n'avez pas pris la même route que moi... faut que vous ayez fait quatre lieues...

VIRGINIE.

Mon Dieu, oui ; auſſi je n'en puis plus.

PAUL.

Mais il faut nous en aller ; ſi nos meres pleurent, ſe déſeſperent ; nous ne ſommes pourtant pas à la moitié du jour.

DOMINGUE.

C'eſt vrai ; mais voilà la premiere fois qu'elles ſont ſi long-temps ſans vous voir, & pour des meres qui pleurent, les heures ſont bien longues ! mon Dieu, mon Dieu ! & Mademoiſelle Virginie ?... comment franchir ces rochers, ces racines ?... Où eſt le temps où je vous portois dans mes bras l'un & l'autre ? mais à préſent vous êtes ſi grandis ! n'importe...

PAUL, *avec feu.*

Mais moi, Domingue, ne ſuis-je pas jeune & fort ! n'ai-je pas vingt ans & du courage ? Tu m'as vu porter des gerbes énormes, des ſouches d'acajou ; ma petite ſœur n'eſt pas auſſi lourde, vas, nous nous en tirerons.

DOMINGUE.

Digitized by Google

DOMINGUE.

Mais pour traverſer le ruiſſeau ?... voyez donc comme il eſt rapide.

PAUL.

Mais regarde donc ces rochers qui débordent, je ſuis ſûr qu'en les enjambant avec précaution... Allons, Domingue, nos meres pleurent, il faut ſe hâter de les conſoler... place Virginie ſur mes épaules, vîte, vîte.

DOMINGUE, *à part.*

Le bon jeune homme ! Ah ! ma Zizi, j'en ferois autant pour toi.

VIRGINIE, *montée ſur un petit rocher.*

Non, mon ami, j'ai trop peur...

DOMINGUE.

Nous nous relayerons, ne craignez pas ; quand on porte ſon bien, manque-t-on de force ?...

VIRGINIE.

Tu le veux... allons. Mais ſi, par malheur, le pied te gliſſe ? l'herbe eſt humide au moins.

DOMINGUE.

Chut, j'entends...

VIRGINIE, *effrayée.*

Ah, Paul !

DOMINGUE.

Hé ! ce ſont les bons amis qui m'ont appris où vous étiez.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, NÉGRES, *à l'autre bord.*

CHŒURS DE NÉGRES.

Petits blancs, bien doux,
Attendez-nous ;
Vous ne pas riſquer davantage,
Craignez ce ruiſſeau ;

Nous , plus hardis pour paſſer l'eau ,
Porter vous en petit voyage ;
Petits blancs , bien doux :
Vous point partir , attendez-nous.

(*Les uns ſe précipitent à la nage , les autres traverſent le ruiſſeau ſur les pointes des rochers.*)

PAUL.

Ce ſont bons Noirs , ma Virginie ,
Qu'en ces lieux nous venons de voir.
Ils ſe diſoient : elle eſt bonne & jolie ;
Ils t'aideront , c'eſt mon eſpoir

UN NÈGRE.

Si pour Zabi toi prier maître ,
Oh ! toi , vois que nous en ſouvien ?
Noirs , tu le verras , aiment bien ,
Et n'ont pas cœur méchant ni traître.

CHŒUR.

Nous porter toi chez tes parens ,
Sur un petit lit de feuillage ;
Leur ramener jolis enfans ,
Tout plaiſir pour nous ce voyage.

(*Pendant ce couplet , d'autres Négres ont arrangé une eſpece de petite civiere avec des branches d'arbres que Paul avoit coupées , ſur leſquelles ils placent Virginie ; deux Noirs la portent : Paul lui donne la main ; les autres Négres ſuivent & précedent en chantant.*)

CHŒUR.

Nous porter toi chez tes parens ,
Sur ce petit lit de feuillage ;
Leur ramener jolis enfans ,
Tout plaiſir pour nous ce voyage.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre repréſente le jardin de l'habitation de Madame la Tour, deux palmiers à-peu-près de même grandeur ſont à l'entrée.

SCENE PREMIERE.

Madame LA TOUR, MARGUERITE.

Duo.

Mad. LA TOUR.
Hélas ! hélas !
Ils ne viennent pas ;
Loin de nous qui les arrête?
Ma compagne, mon amie,
Que mon cœur eſt agité !
Ah ! ſans ma chere Virginie,
De crainte qui eſt tourmenté !

MARGUERITE.
Calmez votre ame inquiete,
Domingue eſt allé ſur leurs pas.
Chez un colon du voiſinage,
Peut-être Paul l'a conduit ;
Pernez courage,
Il eſt aimé du voiſinage,
Répoſez-vous ſur lui.

Ensemble.

MARGUERITE.
Calmez votre ame inquiete,
Domingue eſt allé ſur leurs pas,
&c.

Mad. LA TOUR.
Hélas ! hélas !
Ils ne viennent pas ;
Loin de nous qui les arrête? &c.

MARGUERITE.

Repoſez-vous ſur la fidélité de ce bon Noir. Que ce moment d'inquiétude appartienne à l'amitié, vous lui devez le détail de vos peines ; devant nos enfans, votre cœur n'oſe s'ouvrir... mais avec moi...

Mad. LA TOUR.

Vous ſavez les motifs qui m'ont fait quitter la France : mon cœur avoit choiſi mon époux, je ne voulus jamais céder aux arrangemens de ma famille, ni former d'autre lien que celui qui m'attacheroit à M^r. la Tour. Menacée, aigrie, perſécutée, je partis

avec mon époux, & je vins m'établir dans cette isle : riche de son courage & de ses espérances, j'eus le malheur de le perdre, & je me trouvai sans appui, mais avec un gage de son amour, Virginie, ma fille. Réduite à la plus modique fortune, j'eus le bonheur de vous connoître ; vous étiez malheureuse, nos cœurs se rapprochèrent plus vîte.

MARGUERITE.

Et moi, quelle différence ?... oui, trompée par le plus perfide des hommes, qui ne me laissa, en m'abandonnant, que mon malheureux fils. Ce gage de l'amour le plus tendre, dont l'hymen devoit assurer l'existence & le bonheur, fut condamné à souffrir dès le premiers jours de sa vie. Errante & fugitive, repoussée par toute ma famille, je vins chercher le calme loin des lieux où j'aurois dû le trouver : mais ne parlons pas de mes peines, je les bénis, je leur dois une bien bonne amie.

Mad. LA TOUR.

En réunissant l'une & l'autre le peu qui nous restoit, nous achetâmes cette petite habitation ; j'avois une parente en France, Madame de Saint-Phar, je lui écrivis, & je priai M^r. de la Bourdonnaye de la voir dans un voyage qu'il fit dans ce Royaume : à son retour, je volai chez lui, impatiente de savoir le succès de ses demarches & de mes sollicitations. Le Gouverneur me peignit cette tante irritée contre moi ; & me refusant toute espece de secours, lui-même ajouta encore à mes peines en me disant que j'avois tort, qu'un mariage d'inclination entraînoit de justes infortunes. Tel fut le fruit de onze années d'espérance.

MARGUERITE.

Eh ! qu'avons-nous besoin de tes parens ? n'avons-nous pas vêcu heureuses jusqu'à ce jour avec mon fils ? nous n'avons rien à craindre ; marions Paul avec ta fille, ils ont, l'un pour l'autre, un sentiment que leur jeunesse ne rend pas encore dangereux : mais quand l'âge aura déployé toute l'é-

Digitized by Google

nergie de ce caractere ardent, alors je crains que Paul...

Mad. LA TOUR.

Il ſont trop jeunes, trop pauvres; Paul eſt notre unique eſpoir; en le faiſant paſſer aux Indes avec une pacotille... il annonce de l'intelligence... Alors, au retours de Virginie...

MARGUERITE.

Au retour de Virginie... Comment?

Mad. LA TOUR.

Voilà ce que tu ignores, & le ſujet de mes larmes; cette lettre...

MARGUERITE.

Hé bien...

Mad. LA TOUR.

Eſt de M^r. de la Bourdonnaye: ce brave militaire, que j'accuſois injuſtement de dureté, témoin de ma poſition, à ſon ſecond voyage en France, a plaidé ma cauſe auprès de Madame de Saint-Phar; il l'a touchée en ma faveur, elle me veut du bien, mais à quel prix! Elle me demande d'envoyer Virginie auprès d'elle; un vaiſſeau part aujourd'hui, & ce ſoir le Gouverneur doit venir chercher ma réponſe.

MARGUERITE.

Te ſéparer de ta fille!

Mad. LA TOUR.

Paix, n'entends-tu pas?...

MARGUERITE.

C'eſt la voix de Paul; ce ſont nos enfans.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, PAUL, VIRGINIE, LES NÉGRES.

PAUL.

C'Eſt nous; c'eſt nous.

Mad. LA TOUR.

Malheureux enfans, d'où venez-vous? dans quelles angoiſſes vous nous avez jetées!

Digitized by Google

VIRGINIE, *avec naïveté.*

Nous venons de la prairie, le long de la riviere; nous avons demandé la grace d'un Négre à qui nous avons donné le déjeûner de la maiſon, parce qu'il mouroit de faim; & voilà que ces bons Noirs nous ont ramenés.

Mad. LA TOUR, *l'embraſſant.*

Tu me payes de tout le mal que j'ai ſouffert.

MARGUERITE.

Et toi auſſi, Paul, tu as fait une bonne action.

PAUL.

Et je vous vois, mon cœur eſt heureux;... mais pourquoi cet arbre caſſé?

MARGUERITE.

Oh! c'eſt l'orage de ce matin; tu ſais que nous en avons tous les jours.

PAUL.

Hélas! oui, ça me fait une peine pour ces vaiſſeaux & ceux qui partiront demain... (*A ce mot, Marguerite lui met la main ſur la bouche & l'embraſſe.*)

VIRGINIE, *gaiement.*

Pourquoi partent-ils? qu'il faſſent comme nous, qu'ils reſtent... Ne pleure donc pas, maman... me v'là.

DOMINGUE, *à Madame la Tour.*

Maîtreſſe, bons amis ſont fatigués;... ſi vous vouliez les faire rafraîchir.

Mad. LA TOUR.

Oui, tout ce que tu voudras: donne, voilà mes clefs.

DOMINGUE, *aux Noirs.*

Allons, venez vous rafraîchir dans la caſe.

(*Les Négres ſortent avec Domingue.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* DOMINGUE & LES NÉGRES.

QUATUOR.

Mad. LA TOUR, MARGUERITE.
O Mes enfans !

PAUL & VIRGINIE.
O bonnes meres !
Nous ne vous quitterons jamais.

LES MERES, *à part.*
Ils ne nous quitteront jamais...

VIRGINIE.
Cela donne trop de regrets.

PAUL.
Et fait verser des larmes trop ameres.

LES MERES. | PAUL & VIRGINIE.
Ils ne nous quitteront jamais... | Nous ne vous quitterons jamais.

VIRGINIE, *aux deux femmes.*
A préſent dans cet humble aſyle,
Je vivrai toujours avec vous...
(*A Madame la Tour.*)
Maman, que tes jours ſeront doux !
Que ton ame ſera tranquille !

PAUL.
Des jeux innocens de notre âge,
Vous verrez le tableau charmant ;
Domingue jouera du tamtam,
Et nous danſerons ſous l'ombrage.
(*Il fait quelques pas.*)

ENSEMBLE.

Mad. LA TOUR, *à part.* | MARGUERITE, *à part.*
O mes enfans, quelle douleur ! | Pour l'avenir quelle douleur !
Ce qu'il dit, déchire mon cœur. | Ce départ va briſer mon cœur.

PAUL & VIRGINIE.
Maman, maman, plus de douleur,
Je vous revois, ſéchez vos pleurs.

Digitized by Google

PAUL.

Ma sœur, nous ne voyagerons plus... cela leur fait trop de peine.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DOMINGUE, NÉGRES.

DOMINGUE.

AH! mon bon Dieu! quel dégât l'orage a fait! j'ai vu de nos fenêtres tout plein d'arbres renversés.

PAUL.

Ciel! & le bosquet de Virginie?

Mad. LA TOUR.

Mes enfans je n'ai pas encore été voir votre enclos; mais je crois que ce rocher qui borde la mer, aura garanti vos petites possessions.

PAUL, *montrant les deux palmiers.*

Allons les voir tous ensemble... Heureusement qu'il n'est rien arrivé à nos deux amis... Allons, maman, Virginie... & toi Domingue, songe à ce que je t'ai dit, aie bien soin d'eux, n'oublie pas les petits cadeaux.

VIRGINIE.

Tu sais bien...

Mad. LA TOUR, *à Marguerite, à part.*

Et vous, mon amie, pendant notre promenade, prévenez doucement votre fils de la proposition que l'on me fait & du parti cruel que le bonheur de Virginie me force à prendre.

VIRGINIE & PAUL.

Adieu, bons Noirs.

PAUL.

Bon appétit. (*Ils sortent avec leurs meres.*)

SCENE

SCENE V.

DOMINGUE, LES NÉGRES.

DOMINGUE.

TEnez, vous donnerez chacun à vos maîtresses ces petits anneaux que mes maîtres m'ont dit de vous offrir. (*Au plus jeune.*) Et toi, tu feras ce présent à ta bonne amie... C'est un miroir.

LE NÉGRE.

Bon. (*Il se regarde dedans.*) Oh! joli, la verrai donc deux fois comme moi?

DOMINGUE.

Oui.

LE NÉGRE, *enchanté.*

Toi bien remercier Virginie.

DOMINGUE.

Voilà Mr. de la Bourdonnaye.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA BOURDONNAYE, DEUX NÉGRES, *portant une petite malle.*

(*Les Négres vont au-devant de M. de la Bourdonnaye, & lui baisent les basques de son habit.*)

LA BOURDONNAYE.

BOn jour, mes amis, bon jour; n'est-ce pas ici que loge Madame de la Tour?

DOMINGUE.

Oui.

LA BOURDONNAYE, *avec bonté.*

Je voudrois lui parler.

DOMINGUE.

La voilà, si vous avez quelques bonnes nouvelles

Digitized by Google

à lui donner. Oh ! tant mieux, elle paroît avoir bien du chagrin aujourd'hui ; elle a besoin qu'on la console. (*Il sort avec les Négres.*)

SCENE VII.

LA BOURDONNAYE, Mad. LA TOUR.

LA BOURDONNAYE.

PArdon, Madame, si je vous rends ma visite si tard ; les affaires générales me distroient souvent des affaires particulieres qui auroient de grands droits sur mon cœur. J'ai à réparer avec vous la maniere dont je vous reçus lorsque vous me fites l'honneur de venir me chercher ; vous devez m'excuser, Madame : l'homme en place n'est pas toujours ce qu'il voudroit être ; il est quelquefois trompé ; &, malgré les intentions les plus pures, il accorde souvent à l'intrigue ce qu'il ne croit donner qu'au mérite & à la vertu... Madame de Saint-Phar, que j'ai vu à mon dernier voyage en France, desireroit posséder Virginie auprès d'elle... Sa lettre que vous avez dû recevoir...

Mad. LA TOUR.

La voici, Monsieur ; que de larmes elle m'a fait répandre !... Ma santé, les préventions injustes de Madame Saint-Phar contre moi, une amie que j'ai trouvée dans mes peines, & que je n'abandonnerai pas aux horreurs de la solitude, tous ces motifs réunis ne me permettent pas un voyage.

LA BOURDONNAYE.

Mais l'intérêt de Virginie, son bonheur le commande ; vous ne sauriez la priver, sans injustice, d'une si grande succession ; je ne vous cache pas qu'appartenant à tout ce qu'il a de mieux à la Cour, votre tante avoit employé l'autorité pour rappeller Virginie auprès d'elle.

Mad. LA TOUR.

L'autorité ! en est-il contre les droits d'une mere ?

Digitized by Google

LA BOURDONNAYE.

Les Bureaux m'ont écrit à ce ſujet d'uſer de tout mon pouvoir; mais ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitans de cette Colonie, j'attends de votre volonté ſeule un ſacrifice de quelques années, d'où dépend l'établiſſement de votre fille & le bonheur de toute ſa vie.

Mad. LA TOUR.

Je conviens que dans ma patrie je pourrois trouver ma fortune, & jouir des richeſſes qui m'appartiennent de droit; mais le bonheur & la paix ſont plus précieux qu'elles; une amie, un enfant valent bien tout ce que je peux attendre; & le jeune Paul...

LA BOURDONNAYE.

N'eſt pas indifférent pour mon cœur; ami des arts & de l'induſtrie, protecteur né des hommes qui ne doivent leur fortune qu'à eux-mêmes, votre jeune ami eſt dans la claſſe de ceux que je me fais un devoir de protéger. Je ſais tous les ſervices qu'il vous a rendu, qu'il vous rend encore; je ſais que cet établiſſement eſt ſon ouvrage; & moi, qu'un poſte honorable met dans l'heureuſe poſſibilité de le ſecourir, je ferai tout pour lui... Une petite flotte que j'envoie dans l'Inde me met à même de le placer avantageuſement, & j'y ai ſongé. Quant à Virginie, ſi vous ne pouvez entreprendre ce voyage avec elle, daignez me la confier; mon caractere mérite peut-être une entiere confiance; je ſais chérir & honorer la vertu; l'innocence eſt ſi intéreſſante! Virginie ſera l'objet de mes ſoins, de mon reſpect, & je vous promets de la traiter comme ma fille.

Mad. LA TOUR.

La perſpective de ſon bonheur, la généroſité de vos offres commandent à ma raiſon plus fortement qu'à mon cœur: je ſens que le devoir d'une mere eſt de faire tout pour ſes enfans... Je vais l'inſtruire des propoſitions que vous daignez me faire; je prierai

même notre Pasteur d'encourager sa sensibilité & la mienne... Elle vient.

LA BOURDONNAYE.

Je vous laisse avec elle : voici des marchandises que j'ai ordre de lui remettre, ainsi que ce sac de piastres, qui lui appartiennent : je vous prie de les lui donner vous-même ; la main qui donne ajoute encore au présent. Je vais visiter les cases de l'Isle avant mon départ, qui sera au coucher du soleil, & je viendrai réclamer le dépôt que vous daignerez, j'espere, me confier. Adieu, Madame. (*arrêtant Madame la Tour qui le reconduit.*) Demeurez, les habitans de l'Isle me traitent comme leur ami... comme leur pere ; de grace, agissez comme eux avec moi. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

Mad. LA TOUR, *seule.*

PAuvre Virginie ! me séparer de toi !... armons-nous de courage ; ton bonheur, un avenir plus heureux, tout me l'ordonne, je ne dois plus balancer.

SCENE IX.

Mad. LA TOUR, VIRGINIE, LE PASTEUR de l'Isle, *appuyé sur un enfant.*

VIRGINIE.

MAman, maman, notre bosquet n'est pas endommagé ; il y a quelques petits arbustes de déracinés ; mais Paul les replante... Hé bien ! tu parois toujours chagrine ; tiens, voilà notre bon Pasteur qui vient te consoler avec moi ; sois tranquille, petite mere, je ne partirai plus.

Mad. LA TOUR, *à part.*

Elle ne partira plus ! (*Haut.*) Bon jour, Pasteur. (*A part.*) Il vient bien à propos.

Digitized by Google

LE PASTEUR.

La matinée a été orageuſe, je voulois ſavoir ſi cela ne vous avoit pas fait de tort; mais il n'y a rien. Voulez-vous me permettre de m'aſſeoir ?

VIRGINIE, *le mene ſous un arbre.*

Oui, mon pere, mettez-vous là, à l'ombre. (*Appercevant la petite malle qui eſt ouverte.*) Ah! mon Dieu! maman! qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?

Mad. LA TOUR.

C'eſt à toi, ma fille.

VIRGINIE.

A moi!...

Mad. LA TOUR.

C'eſt un préſent que te fait une parente que nous avons en France.

VIRGINIE.

Une parente! ah! c'eſt celle dont tu m'as parlé quelquefois... Elle t'aime donc à préſent ?

Mad. LA TOUR.

Oui, elle a même grande envie de te voir; examine ce que renferme cette malle.

VIRGINIE.

Oh! les belles mouſſelines, les belles toiles!... de l'argent... Ah! ma mere, tu ne manqueras plus de rien. (*Allant au Paſteur, & lui mettant des pieces dans ſon chapeau.*) Tenez, Paſteur, il y a des malheureux dans l'Iſle, me voilà riche, tâchez qu'il n'y en ait plus... voilà pour eux, & quand vous en trouverez, envoyez-les moi tous.

LE PASTEUR.

Je vous le promets... (*A part.*) La belle ame!

Mad. LA TOUR.

Tu dois bien aimer cette parente, elle deſire te voir heureuſe.

VIRGINIE.

Puiſque, grace à ſes bontés, je pourrai t'offrir plus que le néceſſaire; je l'aime; tiens, je l'embraſſerai d'auſſi bon cœur que toi.

Digitized by Google

Mad. LA TOUR.

Tu ne ſerois donc pas fâchée de la voir?

VIRGINIE.

Au contraire; la reconnoiſſance dit à mon cœur de la chercher.

Mad. LA TOUR, *prête à tout avouer.*

Hé bien, prie notre Paſteur de te lire cette lettre; (*A part.*) je n'en aurois jamais le courage. (*Elle lui donne la lettre.*)

VIRGINIE.

Volontiers. (*A part.*) C'eſt probablement la lettre dont je parlois à Paul ce matin. (*A ſa mere.*) Toi, choiſis dans cette malle ce qui te conviendra le mieux; c'eſt à toi, puiſqu'on me l'a donné. (*Elle va près du Paſteur, & lui donne la lettre.*)

Mad. LA TOUR, *à part.*

Que va-t-elle apprendre! je le ſens, cette lettre va déchirer ſon ame ſenſible; elle ne connoît que ſa mere, &...

LE PASTEUR, *lit.*

« Madame,

» La maniere dont Mr. de la Bourdonnaye m'a » parlé de vous à ſon dernier voyage; vos malheurs, » l'intérêt tendre que votre fille inſpire, tout ces » motifs réunis ont touché mon cœur, injuſtement » armé contre vous... il me reſte à réparer mes torts; » puiſſé-je en eſpérer l'oubli, en employant tous » les moyens de vous rendre heureuſe! »

VIRGINIE, *allant à ſa mere.*

Entends-tu?... vous rendre heureuſe... Tu n'écoutes pas...

Mad. LA TOUR.

Ciel!...

LE PASTEUR, *continuant.*

« Je deſire rapprocher de moi Virginie; mon cœur » l'appelle, & tous mes biens l'attendent. M. de la » Bourdonnaye doit revenir en France, daignez lui

» confier ce dépôt précieux ;... que votre fille parte » avec lui, qu'elle viennent retrouver... »

VIRGINIE, *avec feu, arrachant sa lettre.*

Oh ciel ! quitter ce pays, aller en France... ma mere !...

Mad. LA TOUR.

Hé bien, Virginie ?

VIRGINIE.

Tu n'as donc pas lu cette lettre avant de me la donner ?

Mad. LA TOUR.

Moi ?...

VIRGINIE.

Sais-tu ce qu'elle me propose !... cette parente ; le sais-tu ? oh non, non, tu ne le sais sûrement pas...

ARIETTE.

Elle propose à Virginie
De fuir sa mere & sa patrie ;
De s'arracher de ses bras...
Eh ! que m'importent ses richesses,
Et ses trésors & ses promesses !
Sans toi, sans toi, non, non, je n'en veux pas.
Je suis heureuse, j'ai ton cœur,
Près de lui le mien me ramene ;
Je lui raconte mon bonheur,
Ou j'y dépose ma peine,
Ce bien est tout pour mon cœur...
Non, ne crois pas que Virginie
Quitte sa mere & sa patrie,
Qu'elle s'arrache de tes bras.
Eh ! que m'importent ses richesses,
Et ses trésors & ses promesses !
Sans toi, sans toi, non, non, je n'en veux pas.

(*Elle tombe dans les bras de sa mere.*)

Non, ma mere, je ne te quitterai pas.

Mad. LA TOUR.

Tu dois bien sentir ce qu'il m'en coûte de me séparer de toi ; mais avec mon amie, ton frere, je ne serai pas malheureuse. Songe donc à l'avenir, si tu venois à me perdre, Paul & toi vous seriez obli-

Digitized by Google

gés de travailler à la terre, ou de vendre votre liberté pour vivre : ah ! cette idée me pénetre de douleur.

VIRGINIE.

Le Ciel nous a condamnés au travail, vous m'avez appris à le bénir chaque jour ; juſqu'à préſent, il ne nous a point abandonnés, il ne nous abandonnera pas encore ; & cet argent, voilà de quoi vivre heureux toute notre vie.

Mad. LA TOUR.

Mais ſonge donc que ce n'eſt pas une ſéparation, ce n'eſt qu'un voyage.

VIRGINIE.

Ah ! maman, c'eſt le prémier !

Mad. LA TOUR.

Rapproche donc tous les motifs qui doivent t'y réſoudre. Ton intérêt, le mien, celui de Paul, de ſa mere, de tout ce qui nous entoure : car ta fortune deviendra la nôtre ; & dans ce pays on voit tant de gens qui s'expatrient pour l'aller chercher !

VIRGINIE.

Ils n'ont ſûrement pas leur mere.

Mad. LA TOUR.

Tiens, conſulte notre honnête Paſteur, je m'en rapporte à lui. (*Au Paſteur.*) Vous avez lu la lettre que m'écrit Madame de Saint-Phar ; vous avez ſu combien elle étoit aigrie contre moi, voyez tout ce qu'elle offre à Virginie ! peut-elle balancer ?

LE PASTEUR.

Non.

VIRGINIE.

Quoi ! vous qui recommandez aux enfans l'amitié, l'attachement pour leurs meres ; vous qui m'avez dit ſi ſouvent, qu'ils ne vivoient que pour elles... que les abandonner...

LE PASTEUR.

Ne ſuis-je pas juſte ? votre mere eſt pauvre, depuis tant d'années ſon courage l'a élevée au-deſſus de l'infortune ; mais il s'affoiblit avec l'âge, alors le bonheur des

des parens devient un devoir, & puiſque vous pouvez....

VIRGINIE.

Mais voyez cet or, cet argent, ce n'eſt plus à moi, c'eſt à ma mere, & il y en a beaucoup.

LE PASTEUR, *avec chaleur.*

Pour rendre ſa vieilleſſe moins affreuſe, vous n'en aurez jamais trop; & les malheureux répandus dans cette Iſle... vous contractez l'obligation de les ſecourir du moment que les moyens vous en ſont offerts: balancez la peine que ce départ vous cauſe, avec le plaiſir qui vous attend au retour; voyez votre mere n'ayant plus à lutter contre l'infortune: l'enfant timide offrant avec confiance à votre cœur toute ſa famille malheureuſe, bien ſûr que vous adoucirez ſa mere... Ah! Virginie, les charmes du retour & de la bienfaiſance répareront bien les maux que votre ame ſenſible aura dû ſouffrir.

VIRGINIE, *la voix étouffée par les ſanglots.*

Hé bien oui, je partirai, ma mere! ah! qu'il a bien deviné ce qu'il falloit pour m'y réſoudre... Mais Paul, mon ami, mon frere, partira-t-il avec moi?

LE PASTEUR.

Et qui auroit ſoin d'elle?

VIRGINIE.

Vous avez raiſon; annoncez-lui la réſolution que le bonheur de nos meres, le ſien, me fait prendre: votre ſageſſe m'a décidée; que ce ſoit elle qui le conſole... Oh! il eſt comme Virginie, il aura bien beſoin de votre amitié.

Mad. LA TOUR.

Oui, je vais le chercher avec notre Paſteur; ma fille, ma Virginie, le ciel & du courage! (*au Paſteur.*) Venez. (*au petit enfant.*) Toi, reſte avec elle.

(*Elle ſort avec le Paſteur.*)

SCENE X.

VIRGINIE, LE PETIT ENFANT.

VIRGINIE, *à part.*

QUitter ces lieux, Paul !... ces deux arbres plantés le jour de notre naiſſance, que je voyois ſoir & matin !... Ah ! ne penſons pas ſur nos peines ; ſuivons le conſeil du Paſteur, occupons-nous de l'avenir : que j'ai beſoin de ces illuſions pour me conſoler !... Petit, es-tu de l'Iſle ?

L'ENFANT.

Oui, Mademoiſelle Virginie.

VIRGINIE.

Je vais partir, fais-moi le plaiſir d'apporter tous les matins un bouquet à Paul ; un bouquet de ces fleurs-là ; on en trouve par-tout : tu lui diras que c'eſt de ma part ; & prie Dieu pour que je revienne bientôt.

L'ENFANT.

Oh ! oui, Mademoiſelle. (*Il ſort.*)

SCENE XI.

PAUL, VIRGINIE.

PAUL, *rapidement.*

EST-ce vrai ? m'ont-ils trompé ? vous partez demain ?

VIRGINIE, *effrayée.*

Je pars...

PAUL.

Ne me cachez rien, je ſais tout, il me l'ont dit.

VIRGINIE.

Il faut, mon cher Paul, que j'obéiſſe à mes parens, à mon devoir.

PAUL.

Vous quittez votre mere, la mienne... & Paul,

votre frere ; pour qui ? pour une parente que vous n'avez jamais vue.

VIRGINIE.

Hélas ! je voulois rester ici toute ma vie, on ne l'a pas voulu ; le Gouverneur, ma mere, le Pasteur lui-même...

PAUL.

Et voilà les raisons qui vous ont décidée, & aucune ne vous a retenue ? mais pour être heureuse, où voulez-vous aller ? dans quelle terre aborderez-vous qui vous soit plus chere que celle où vous êtes née ? comment vivrez-vous sans les caresses de votre mere, dont votre cœur s'étoit fait une si douce habitude ?

VIRGINIE.

Eh ! mon ami, crois-tu que je ne me sois pas dit tout ce que tu me rappelles ? crois-tu donc le cœur de Virginie d'accord avec ce funeste voyage !... méchant ! tu n'as pas vu toutes les larmes que j'ai déjà versées...

PAUL, *avec sensibilité.*

Je ne vous parle pas de moi ; mais que deviendrai-je moi-même, quand je ne vous verrai plus avec nous, & que le soir viendra sans nous réunir ; lorsqu'éveillé le matin par le chant harmonieux des bengales, je n'entendrai plus ta douce voix qui me les faisoit oublier ; lorsque ces fleurs embaumeront ce bosquet, & que je ne respirerai plus ton haleine, plus douce encore ; (*Plus vivement.*) & quand j'appercevrai ces deux palmiers, plantés à notre naissance, qui croissent avec notre amour ?

VIRGINIE.

(*Elle jette un regard douloureux vers cet arbre.*)

Mon frere !

PAUL.

Non, ils ne me rappelleront pas des cruels souvenirs ; ils doivent mourir avec nous ; mais le vôtre ne doit plus me donner de l'ombrage, puisque vous vous éloignez... (*Il va pour déraciner l'arbre.*)

Digitized by Google

VIRGINIE, *courant à lui, le retenant par son habit.*

Paul, Paul, mon frère ! je reviendrai, & nous veillerons tous quatre ensemble. (*Etouffant & cachant sa tête dans ses mains.*) Malheureuse Virginie !

PAUL.

Oh ! ne me cache pas tes larmes, c'est le seul bien qui me reste au monde... Tu regrettes ton frere ?

VIRGINIE.

Il me le demande ?

PAUL.

Laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars... je te rassurerai sur les tempêtes qui te causoient tant d'effroi dans notre Isle... Vois-tu ce Ciel ? il étoit en feu ce matin : déjà des nuages s'amoncelent du côté du midi ; ils présagent une tempête horrible.

VIRGINIE, *se jettant dans les bras de Paul.*

Ah ! Paul, tu me fais trembler !

PAUL.

Hé bien, je ranimerai ton courage ; je reposerai ta tête sur mon sein, je réchaufferai ton cœur contre mon cœur ; & en France, où tu vas chercher de la fortune & de la naissance, je te servirai comme esclave.

VIRGINIE.

Paul, c'est pour toi que je pars, pour toi que j'ai vu chaque jour courbé sous le travail pour nourrir nos deux meres. Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir plus riche, c'est pour te payer mille fois le bien que tu nous a fait : est-il une fortune digne de ton amitié ? Si j'avois un époux à choisir, en choisirois-je un autre que Paul ? Combien m'en a-t-il coûté ! combien m'en coûte-t-il tous les jours de retenir ce cœur prêt à voler vers le tien ! Je voulois que tu m'aidasses à me séparer de moi-même jusqu'à ce que le Ciel eût béni notre union ; maintenant tu m'accuses... Tu peux soupçonner ta Virginie !...

(*On entend tirer un coup de canon.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, Madame LA TOUR, MARGUERITE, LE PASTEUR de l'Iſle.

PAUL, *hors de lui.*

ENtends-tu !... on t'appelle. (*Aux meres.*) Voyez mon déſeſpoir, le ſien ; je pars avec elle, rien ne pourra m'en détacher.

MARGUERITE.

Quoi ! Paul ! tu veux auſſi nous quitter ! qu'allons-nous devenir ?

PAUL, *égaré.*

Laiſſez-moi...

Mad. LA TOUR.

Mon fils...

PAUL, *s'animant par dégré.*

Votre fils ! vous, ma mere ! vous, qui ſéparez le frere d'avec la ſœur !... Nous avons appris de vous à nous aimer ; tous deux nous nous le ſommes dit mille fois, & maintenant vous l'éloignez de moi ; vous l'envoyez en Europe, dans ce pays qui vous a refuſé un aſyle, & chez des parens cruels qui vous ont vous-même abandonnée ! (*Avec feu, s'attachant à Virginie.*) Mais je l'accompagnerai : ſi le Gouverneur m'en empêche, je me jetterai à la mer... Je la ſuivrai à la nage... Puiſſe la tempête qui ſe prépare, nous engloutir tous deux à la fois !

FINALE.

PAUL.

Mere cruelle, barbare !
En vain vous retiendrez mes pas !
Non, non, je ne l'abandonne pas,
Non, c'eſt en vain qu'on nous ſépare.

VIRGINIE.

Appaiſe-toi,
Ecoute-moi.

Digitized by Google

PAUL, *voulant échapper à ceux qui le tiennent.*

Non, laiſſez-moi;
Non, laiſſez-moi.
Voyez-vous ce nuage affreux?
Mais rien, non rien ne m'intimide.
Puiſſe cette mer perfide,
Puiſſent les flots nous engloutir tous deux,
Et nous ramener à vos yeux,
Morts.. ſur cette plage aride!

Ensemble.

VIRGINIE, LE PASTEUR, MARGUERITE, Mad. LA TOUR.

Ah! Paul, modere ta douleur, | Paul, où t'emporte ta douleur?
Reſpectez toujours ma/ſa mere: | Ah! ce tableau me déſeſpere!
Mon/Son ami, mon/ſon tendre frere, | Mon fils, ſon tendre frere,
Veut-il donc déchirer le cœur | Peut-il donc dechirer le cœur
De la plus tendre mere! | De la plus tendre mere?

PAUL, *d'une voix éteinte.*

On me l'enleve, on m'en ſépare!
Non, non, je n'y ſurvivrai pas.
O Ciel! avance mon trépas,
Et que Paul ne voie pas
Le ſort qu'on lui prépare.

(*Il tombe ſans connoiſſance.*)

Paul, appaiſe-toi,
Ecoute-moi.

(*On entend un bruit de tambour éloigné.*)

VIRGINIE.

Le tambour bat, ſeroit-ce le ſignal?
Ne peut-on retarder un moment ſi fatal!...

PAUL.

Déjà je toucherois à ce moment fatal!...

LE PASTEUR.

Tu la verras revenir plus heureuſe:
Ce jour ſera ſi doux pour toi!
Ah! laiſſe-là ſe ſéparer de toi;
Que ton ame ſoit généreuſe!...

PAUL.

Cruel! cruel! mes ſermens & ma foi
Suffiſoient pour la rendre heureuſe.

Digitized by Google

LE PASTEUR, MARGUERITE.

Ah ! laiſſez-la ſe ſéparer...

VIRGINIE, *à ſa mere.*

Maman, maman, ton bonheur eſt ma loi;
Il rend mon ame courageuſe.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE LA BOURDONNAYE, MATELOTS, SOLDATS, OFFICIERS, NÉGRES, HABITANS de l'Iſle.

LA BOURDONNAYE.

Le vent ſe leve, il faut partir,
On n'attend plus que Virginie...

VIRGINIE, *aux Matelots, d'une voix étouffée.*

Enlevez-moi.

Mad. LA TOUR, *à Virginie.*

Sans toi que vais-je devenir !...

(*A Mr. de la Bourdonnaye.*)

Vous emportez le bonheur de ma vie...

LA BOURDONNAYE.

Bientôt je la ramènerai.

CHŒUR.

LA BOURDONNAYE.

Bientôt je la ramenerai,
Jouir d'un ſort plus proſpere;
Loin de vous je lui ſervirai
D'ami, de tuteur & de pere...

PAUL.

Jamais on ne l'arrachera
Des bras d'un ami, de ſon frere...

(*Il ſaiſit la main de Virginie.*)

CHŒUR.

Bientôt il la ramenera
Jouir d'un ſort plus proſpere;
Loin de vous il lui ſervira
D'ami, de tuteur & de pere...

Digitized by Google

(*Virginie eſt emportée par un Matelot , tandis que les Habitans de l'Iſle empêchent Paul & Madame de la Tour de joindre Virginie.*)

(*Virginie ayant gagné la porte qui ferme le jardin , s'échappe des bras de celui qui l'emportoit , & court à Paul en criant.*)

VIRGINIE.

Paul !... Paul !

(*Elle s'élance dans les bras de Paul , qui cherche à s'échapper avec elle.*)

LE CHŒUR.

Bientôt il la ramenera...

PAUL.

Jamais on ne l'arrachera...

LA BOURDONNAYE, *cherchant à calmer Paul.*

Bientôt je la ramerai...

(*Virginie eſt ſéparée de Paul par des Matelots ; des Habitans de l'Iſle s'emparent de Paul & l'appaiſent conjointement avec le Paſteur & ſa mere.*)

(*Virginie , entraînée du côté oppoſé par des Matelots , les Soldats & Mr. de la Bourdonnaye , quand elle eſt prête à perdre ſa mere de vue , poſe ſon mouchoir ſur ſes yeux , paroît le mouiller de ſes larmes & le jette à ſa mere.*)

VIRGINIE , *d'une voix étouffée par les ſanglots.*

Adieu , ma mere , adieu !...

(*On l'emmene tout-à-fait. Madame de la Tour , que des femmes de l'Iſle retiennent , ſe précipite ſur le mouchoir que ſa fille lui a jeté , & dans l'excès de ſa douleur , s'en couvre le viſage & s'évanouit ; des femmes l'entraînent à la caſe.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

Le Théâtre repréſente le rivage de la mer ; ſur un des côtés du rivage eſt un rocher un peu élevé. Il fait preſque nuit.

SCENE PREMIERE.

PAUL, LE PASTEUR.

Duo.

PAUL, *courant ça & là comme un homme égaré.*

Elle eſt partie,
Ma Virginie !
Il n'eſt plus pour moi de repos.

LE PASTEUR.

Calmez ces pleurs & ces ſanglots.
Paul...

PAUL.

J'ai perdu le bonheur de ma vie.
Hier encor je la voyois,
J'entendois ſa voix ſi touchante !
Que d'heureux jours je prévoyois !
Et ma Virginie eſt abſente !

Ensemble.

LE PASTEUR. | PAUL.
Calmez ces pleurs, ces ſanglots. | Non, non, pour moi plus de repos.

PAUL.

Sa mere, ſa mere cruelle,
S'en ſépare par intérêt ;
Sa fille à mon cœur ſuffiſoit ;
Ah ! Paul eſt donc plus tendre qu'elle !
Ici le matin & le ſoir,

J'aurois goûté le plaiſir de la voir.
Un doux lien l'auroit pu rendre heureuſe ;
Vain eſpoir, projets ſuperflus,
Ma ſœur, ma ſœur, je ne te verrai plus :
Pour moi cette iſle eſt odieuſe...
Elle eſt partie,
Ma Virginie !
Il n'eſt plus pour moi de repos.

LE PASTEUR.

Calmez ces pleurs & ces ſanglots.

PAUL.

Non, j'ai perdu le bonheur de ma vie.

LE PASTEUR.

Conſerve-toi pour Virginie.

PAUL.

Si du moins je lui avois fait mes adieux ; ſi une troupe cruelle ne m'avoit pas privé de ſes derniers regards, je ſerois tranquille ; je lui aurois dit : Virginie, ſi pendant que nous avons vécu enſemble, il m'eſt échappé quelque parole qui vous ait déplu, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me pardonnez... Je lui aurois dit : puiſque je ne ſuis plus deſtiné à vous revoir, adieu, ma chere Virginie ; adieu, ma ſœur, vivez loin de moi, contente & heureuſe... Vous pleurez, mon pere ; je le crois, Virginie nous a quitté.

LE PASTEUR.

Ne vous a-t-on pas dit que ſon abſence ne ſeroit pas longue, & que dans quelques mois...

PAUL, *pleurant.*

Quelque mois ?... Elle va au bout de l'Univers... Ah ! ſi j'euſſe deviné mon malheur & le ſien, nous n'aurions pas quitté ce ſéjour tranquille & ſauvage où j'étois ce matin avec elle ; il y avoit une ſource, un dattier ; & ma Virginie ! que me falloit-il davantage ? mais, mon pere, vous m'avez dit ſouvent qu'avec de l'or on acquéroit en Europe des dignités, des honneurs ; j'irai m'enrichir au Bengale pour épouſer Virginie... Je veux m'embarquer.

Digitized by Google

LE PASTEUR.

Quoi ! vous quitteriez ſa mere ?

PAUL.

Elle ne m'eſt plus rien.

LE PASTEUR.

Et la vôtre ?

PAUL.

Ah ! vous avez raiſon, elle eſt bonne celle-à ; elle ne ſe ſépareroit pas de ſon fils... je reſterai pour elle.

LE PASTEUR.

Et pendant l'abſence de votre amie vous acquerrez des connoiſſances, qu'elle-même rapportera dans cette Iſle ; je vous ſervirai de guide, je vous verrai tous les jours, je vous apprendrai à écrire.

PAUL, *vivement.*

Oh ! oui, mon ami, que je lui écrive, demain.

LE PASTEUR.

Je vous apprendrai à lire les ſages qui ont travaillé avant nous, & qui nous donnent du courage lorſque tout nous abandonne ; un livre eſt un bien bon ami.

PAUL, *avec une naiveté ſenſible.*

Ah ! je n'avois pas beſoin de ſavoir lire, quand Virginie étoit ici ; elle n'avoit pas plus étudié que moi ; elle ne ſavoit que tracer ſon nom ſur le ſable ; c'étoit le ſeul que j'avois appris à lire ; & quand les flots l'avoient effacé, pour nous conſoler, nous le recommencions enſemble.

LE PASTEUR.

Voici votre mere.

PAUL.

Je n'ai donc pas tout perdu.

Digitized by Google

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE.

PAUL, *courant à elle.*

MA mere, elle eſt partie !

MARGUERITE.

Hélas ! oui, Paul, mon cher Paul... Je viens te conſoler; mais Madame de la Tour, mon amie, elle ſe déſeſpere; allons près d'elle, viens...

PAUL, *durement.*

Moi, la voir, non, non, jamais; elle a briſé mon cœur, qu'un autre eſſuie ſes larmes. Moi, retourner à notre habitation, revoir les lieux qu'habitoit Virginie, ce jardin, ces fleurs, tout ce qui l'intéreſſoit... Errer dans les détours de notre enceinte, avec Fidele, qui la chercheroit comme moi & qui ne la trouvera plus jamais. Non, ma mere, non; mais tiens, partons enſemble, quittons cette Iſle. J'irai dans l'Inde, je travaillerai pour toi, & tu ſeras heureuſe.

MARGUERITE.

Que me propoſes-tu ? abandonner mon amie lorſqu'elle eſt dans la peine !... Ah ! Paul ! je ne reconnois pas ton cœur; reviens avec moi, la nuit s'avance, le temps ſe couvre; les nuages ſemblent annoncer...

PAUL, *effrayé.*

Que dis-tu ? Une tempête ! (*Se retournant vers la mer & fondant en larmes.*) Et les flots emportent Virginie.

LE PASTEUR.

Venez plutôt avec moi ſur le ſommet de ce rocher.

PAUL, *avec une nuance de joie.*

Il a raiſon... La lune, qui doit bientôt ſe lever, diſſipera peut-être les nuages. On voit bien loin de là-haut ?

LE PASTEUR.

Juſqu'à l'iſle d'Ambre.

Digitized by Google

PAUL.

Montons sur le rocher, ma mere ; attendons le lever de la lune, nous verrons peut-être encore le pavillon du vaisseau de Virginie ; peut-être portera-t-elle les yeux de ce côté ; nous passerons la nuit à parler d'elle, & demain, au point du jour, nous la chercherons encore. (*Il court seul au rocher.*)

LE PASTEUR.

Montez avec lui, sur-tout ne l'abandonnez pas ; sa tête est exaltée. (*Paul revient.*)

MARGUERITE.

Mais mon amie, qui seule, le mouchoir de Virginie dans ses mains, mêle ses larmes...

PAUL.

Dieu ! elle a quelque chose de Virginie ; oh ! elle est bien heureuse !... & moi je n'ai rien d'elle que mes souvenirs !

PAUL & MARGUERITE, *sur le rocher.*
LE PASTEUR, *resté en bas.*

TRIO.

MARGUERITE.
Regardons bien.

PAUL.
Je ne vois rien.

LE PASTEUR.
Il ne voit rien.

PAUL.
Que la nuit promptement s'avance !

ENSEMBLE.

PAUL. MARGUERITE. LE PASTEUR.
Regardons bien. Je ne vois rien. Il ne voit rien.

PAUL & MARGUERITE.
On ne voit rien.

PAUL, *avec feu.*
Pour ajouter à mes tourmens affreux ;
La nuit semble épaissir ses ombres,
Et couvrir ces lieux
De ses ténebres les plus sombres.
(*Eclairs.*)
Les éclairs embrasent les cieux,

Digitized by Google

L'Iſle eſt dans un morne ſilence ;
Tout eſt conforme à ma douleur ;
Avec le jour fuit l'eſpérance,
Et la mort reſte dans mon cœur.

ENSEMBLE.

LE PASTEUR, MARGUERITE.

Cher Paul ! conſerve l'eſpérance ;
Sur les rochers, viens allumer des feux ;
De Virginie, ils frapperont les yeux,
Elle verra qu'on pleure ſon abſence.

(*Coup de tonnerre éloigné.*)

PAUL.

Entends-tu ces horribles coups ?
Vois ces nuages ſur ma tête ?
Ciel ! je t'en conjure à genoux,
De ma ſœur détourne les coups,
Et ſur moi ſeul fais tomber la tempête.

TOUS.

Ciel ! nous t'en prions à genoux.
Du vaiſſeau détourne les coups,
Et { ſur moi ſeul / loin de ſui } fais tomber la tempête.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JOSEPH, ENFANS, HABITANS, *avec des cordages.*

LE PASTEUR, *aux Habitans.*

HÉ bien !...

UN HABITANT.

L'Officier de port craint un orage pour cette nuit. Le ciel eſt noir... Le couchant enflammé... Il dit qu'on allume des feux ſur le môle, ſur le rivage & par-tout.

PAUL.

Ah, ciel ! & Virginie !

LE PASTEUR.

Raſſurez-vous, mon cher Paul.

JOSEPH.

Monſieur Paul, voilà ce que Mademoiſelle Virginie m'a chargé de vous remettre.

Digitized by Google

PAUL.

Son anneau ! Ah ! ma mere !

JOSEPH.

Elle vous recommande bien de le garder juſqu'à ſon retour.

PAUL.

Oh ! il ne me quittera jamais !

LE PASTEUR.

Mon cher Paul, travaillez avez nos Habitans.

PAUL.

Volontiers. (*Il rejoint les Habitans.*)

LE PASTEUR, *à Marguerite.*

Cela le diſtraira ; tant qu'il ſera occupé, ſa tête ſera plus calme.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, L'OFFICIER de port, *accompagné de ſoldats avec des flambleaux. Tout doit être en mouvement ſur le rivage pendant cette Scene. Paul travaille avec le Habitans.*

L'OFFICIER, *rapidement.*

BOn ſoir, Paſteur ; je vois avec plaiſir que l'on a exécuté mes ordres. Cette nuit ſera terrible ; le vent s'éleve avec force, la chaleur eſt étouffante ; il y a un vaiſſeau près de la côte ; je ne ſuis pas du tout tranquille. Pendant que je vais aller à la caſerne pour diſtribuer des troupes le long du rivage & faire lancer un canot à la mer, daignez encourager les Habitans ; veillez ſur tout le monde : trop heureux ſi nous pouvons ſauver la vie à quelques paſſagers. (*Il ſort.*)

MARGUERITE.

Ah ! mon Dieu !

LE PASTEUR.

Du courage, Madame ; voyez que s'il arrivoit un accident, les ſecours ſeroient prompts.

MARGUERITE.

Paſteur, je vous recommande mon fils ; il eſt d'une

intrépidité qui me fait frémir. Je compte sur vous, je retourne auprès de mon amie ; je vais lui offrir les secours de l'amitié. (*Elle sort.*)

FINALE.

LE PASTEUR.

Courage, amis, courage ;
Travaillez tous avec ardeur.
Et par vos soins, sur ce rivage,
Prévenez quelqu'affreux malheur.

CHŒUR *d'Habitans occupés à lier des planches, des tonneaux.*

Courage, amis, courage ;
Travaillons tous avec ardeur.
Et par nos soins sur ce rivage,
Prévenons quelqu'affreux malheur.

(*Coups de tonnerre plus rapprochés, éclairs qui couvrent toute l'Isle*)

UN HABITANT, *sur le rocher.*

J'apperçois là-bas deux vaisseaux.
Ranimez les feux davantage ;
Tous deux luttent contre les flots ;
Amis, du zele & du courage.

PAUL, *courant au Pasteur.*

Ciel ! il parle de deux vaisseaux.
Ah ! l'avenir me désespere ;
Ils luttent contre les flots :
Ma Virginie ! hélas ! que faire !
Ah, quel effroi !

LE PASTEUR.

Rassure-toi.

PAUL.

Quitter une fille si chere,
Et l'envoyer si loin de soi !
Voilà la faute de sa mere ;
A présent quel est son effroi !
Oh ! tu te plains, ô fille chere !
Tu l'accuses autant que moi.

LE PASTEUR.

Juge mieux cette fille chere ;
Et bien moins cruelle que toi,
Crois qu'elle pardonne à sa mere.

(*Coups de canon très-forts & éclairs.*)

UN MATELOT, *sur le rocher.*

C'est le vaisseau du Gouverneur.

PAUL.

Digitized by Google

PAUL.

De Monſieur de la Bourdonnaye !

LE MATELOT.

Son grand mât vient de ſe briſer.

(*Coups de canon de détreſſe éloigné.*)

(*La Scene eſt éclairée par les éclairs ſeulement.*)

LES HABITANS.

Ils nous demandent du ſecours :
Ah ! tâchons de ſauver leurs jours.

PAUL.

Ils nous demandent du ſecours :
Ah ! de ma ſœur ſauvons les jours.

(*Paul veut ſe jeter à la nage, le Paſteur l'arrête.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Mad. LA TOUR, *échevelée*, MARGUERITE.

PAUL, *au Paſteur.*

Laiſſez-moi.

MARGUERITE.

Mon fils, demeure.

PAUL, *hors de lui.*

Entendez-vous ? là-bas, là-bas...
Paul s'échappera de vos bras,
Il faut qu'il la ſauve, ou qu'il meure.
Entendez-vous ce bruit affreux ?

Ensemble.

MARGUERITE.

Non, mon fils, demeure en ces lieux.

PAUL.

Le canon annonce leurs peines.

MARGUERITE.

Paul, prends donc pitié de ma peine.

PAUL.

Non, je vole à ces malheureux ;
Que ſur ces bords je la ramene.

(*Paul embraſſe ſa mere, leve les yeux au Ciel, qu'il paroît implorer ; & ſe débarraſſant de ceux qui l'entourent, il monte précipitamment ſur le haut du rocher & ſe jette à la mer.*

La Scene ſuivante eſt toute pantomime.

Digitized by Google

(*L'orcheſtre ſeul occupe les Spectateurs, & peint l'orage dans toute ſa force; le tonnere & les éclairs redoublent.*)

(*Madame la Tour eſt ſans connoiſſance; Marguerite & le Paſteur ſont près d'elle occupés à la ſecourir; l'Officier paroît avec des troupes, qu'il diſperſe ſur le rivage, de maniere que la perſpective de la mer ſoit toute en vue aux Spectateurs; des Matelots ſont ſur les rochers, d'où ils jettent des planches & des cordages à la mer. Alors, on voit paroître dans l'éloignement le vaiſſeau de Mr. de la Bourdonnaye, balotté par la tempête, ſans mâts, ſans voiles; Virginie eſt ſur la poupe debout, en ſaiſiſſant un morceau d'une main, & faiſant ſigne de l'autre, à ceux qui ſont ſur le rivage; un Négre eſt à ſes genoux, qui paroît vouloir l'arracher de la poupe pour la ſauver. La Scene eſt tantôt brillamment éclairée par les éclairs, tantôt dans l'obſcurité la plus affreuſe; le tonnerre tombe ſur le vaiſſeau, le briſe, & Virginie eſt engloutie dans les flots.*)

CHŒUR.

O vains regrets, ſoins ſuperflus!
La mort a terminé leur vie;
Pleurons, pleurons, ils ne ſont plus;
Malheureux Paul! ah! pauvre Virginie!

MARGUERITE, *ſortant de ſon accablement.*
Quels accens! quels triſtes regrets!

CHŒUR.

Nous ne les reverrons jamais;
Malheureux Paul! ah! pauvre Virginie!

(*Le Ciel s'éclaircit, le jour revient, une ritournelle gaie annonce l'arrivée de Paul & de Zabi qui ramenent Virginie.*)

LE PASTEUR.
Les voici, ils ſont ſauvés.

TOUS LES HABITANS, *avec le cri de la joie.*
Ils ſont ſauvés!...

Digitized by Google

(*Pendant le morceau d'une harmonie douce, qui doit durer assez de temps pour exécuter ce qui va suivre, Paul, Zabi, Négres, Virginie, paroissent au bord du rivage; Paul prend Virginie dans ses bras, & l'apporte, avec l'aide de Zabi, sur le devant de la Scene : elle est sans connoissance, il la tient pendant quelque temps sur son genou. Pendant le morceau de musique, Virginie revient peu à peu; revenue à elle, & appercevant Paul, elle veut l'embrasser; mais appercevant tous deux leurs meres, ils leur sautent au cou.*)

La voici, la voici, c'est ce bon Noir & moi.

SCENE DERNIERE.

LA BOURDONNAYE, *accourant, pâle, les cheveux en désordre.*

ELle est sauvée, quel bonheur ! Dans le moment où je me suis jeté dans la chaloupe, où j'attendois Virginie, un coup de vent m'a séparé d'elle. Non, malheureuse enfant, & vous tendre mere, vous ne vous quitterez jamais : je partirai seul pour la France, j'emploierai tout mon zele à vous servir, je persuaderai à Madame de Saint-Phar de vous combler de ses bienfaits : si je n'y réussis pas, je suis riche & libre, je me chargerai seul de votre bonheur. (*A Zabi.*) Et toi, bon Noir ! toi qui aidas le brave jeune homme à sauver Virginie, voilà ma bourse; sois libre, & meurs avec ces enfans.

CHŒUR.

Plus de peines, plus d'alarmes,
Que les plaisirs d'un plus beau jour,
Tendres amans, succedent aux alarmes,
Et que vos cœurs soient unis par l'amour.

F I N.

Digitized by Google

Digitized by Google